Clément Moisan, *Henri Bremond et la poésie pure*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, et Paris, Minard, « Lettres modernes », 1967, 245 p.

Jeanne Demers

Volume 4, numéro 4, 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036353ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036353ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Demers, J. (1968). Compte rendu de [Clément Moisan, *Henri Bremond et la poésie pure*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, et Paris, Minard, « Lettres modernes », 1967, 245 p.] *Études françaises*, 4(4), 435–437.
<https://doi.org/10.7202/036353ar>

CLÉMENT MOISAN, *Henri Bremond et la poésie pure*,
Québec, Les Presses de l'Université Laval, et Paris,
Minard, « Lettres modernes », 1967, 245 p.

Si l'on parle encore de « poésie pure », on connaît peu et souvent mal celui qui en a vulgarisé la notion: l'abbé Henri Bremond. Il était temps qu'un grand livre vienne le tirer de l'injuste oubli dans lequel il allait sombrer; ce grand livre, nous le devons à M. Clément Moisan, directeur du Département d'études françaises de l'Université Laval.

Henri Bremond et la poésie pure est un ouvrage savant — il s'agit d'une thèse — mais qui se lit comme un roman. À une rigueur toute scientifique « qui n'est pas absolument bremon-

dienne », commente Pierre Moreau dans la Préface (p. XIII), M. Moisan allie la sympathie profonde qu'il admire chez le biographe de Newman, faisant sienne la méthode de critique que ce dernier définissait à propos de Fénelon :

On ne comprend que ce que l'on aime. [...] Ni les vivants ni les morts ne livrent jamais leur secret à la froide curiosité d'un juge, mais simplement aux instances cordiales du disciple ou de l'ami. ¹

Cette double approche de l'œuvre de Bremond, scientifique et globale, permet à M. Moisan de saisir l'essentiel de la question « poésie pure ». M. Moisan ne se contente pas en effet de faire l'histoire d'une « querelle » d'autant plus retentissante qu'elle a été largement ouverte aux profanes — et pourtant il y avait déjà là matière à un travail important — ; il ne lui suffit pas non plus de chercher dans les seuls textes sur la poésie ce que Bremond entend par « poésie pure ». Refaisant le chemin parcouru par celui-ci, M. Moisan remonte jusqu'aux spirituels de l'*Histoire littéraire du sentiment religieux*, itinéraire qui le conduit, et avec lui le lecteur captivé, de l'humanisme dévot de François de Sales au pur amour de Fénelon, des nombreux autres témoignages d'expérience mystique au XVII^e siècle, celui d'Ollier, par exemple, à la théorie bérullienne de l'adhérence aux *états* divins.

Le grand mérite de M. Moisan est d'avoir montré, par le recours aux sources, ce que la conception bremondienne de la poésie doit, tant à ces mystiques, qu'à Newman, aux *views* auxquelles ce dernier limite les pouvoirs de la raison et à son sens du mystère. Il n'était pas facile de saisir à sa naissance, à l'état d'intuition même, ce qui devait devenir conviction profonde chez l'avocat de la « poésie pure », celle d'une analogie d'essence entre l'expérience mystique et l'expérience poétique. M. Moisan y arrive et toujours dans une langue accessible, en cernant, dans les premières œuvres de Bremond, une définition de la connaissance mystique, connaissance qui « n'a rien de commun avec notre connaissance à nous, abstraite, conceptuelle et désespérément médiante; elle est expérience immédiate, impression, contact, sentiment de présence, intuition »². Ce niveau de connaissance, cet état de prière, analogue sinon identique à celui du poète, dit Bremond, n'est atteint que par le meilleur d'une âme, ce qu'il appelle, après saint François de Sales, la « fine pointe » et après Claudel, l'*Anima*; par le « sentiment » assimilable à l'intuition de Bergson, le « moi » intime de Marie

1. *Annales de philosophie chrétienne*, novembre 1909, p. 151; cité par Clément Moisan, p. 26.

2. *Histoire littéraire du sentiment religieux*, Paris, Bloud et Gay, 1929, vol. 6, n^o 1-2; cité par Clément Moisan, p. 14.

de l'Incarnation, opposé au « je » de surface, au « je » raisonnant, à *Animus*.

Prière et poésie, voilà le secret de l'abbé Bremond. Mais quand il sera révélé au grand public, lors du débat qui suivra le célèbre discours du 24 octobre 1925, peu le comprendront. Dogmatistes, rationalistes, phonéticiens, rejeteront ou tenteront d'expliquer le « je ne sais quoi », passant à côté de l'essentiel: c'est en poète — ou en mystique — qu'il fallait écouter Bremond.

Tout en s'inscrivant dans un mouvement général, la conception bremondienne de l'expérience poétique, que nuanceront entre autres, Jacques et Raïssa Maritain, Onimus aussi — non cité par M. Moisan — a ouvert la voie à des formes nouvelles d'interprétation de la poésie. Ce prolongement de la pensée de Bremond n'a pas échappé à l'auteur de *Henri Bremond et la poésie pure* qui y consacre la plus grande partie de sa très intéressante conclusion.

La bibliographie précise et l'index des noms cités rendront de précieux services aux spécialistes. Grâce au beau livre de M. Clément Moisan, tous les fervents de poésie pourront revivre la merveilleuse aventure de la « poésie pure ».

J. D.